

Robert Littell

L'AMATEUR

"Un excellent thriller.
Littell est un auteur extraordinaire."
THE CHICAGO TRIBUNE



DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

La défection de A.J. Lewinter, n° 8131

Légendes, n° 8329

La Compagnie, n°13491

ROBERT LITTELL

L'amateur

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claude Gilbert



Couverture: Création Studio J'ai lu d'après des images
© Plainpicture / Mark Owen
© Martin Seitlinger / EyeEm / Getty Images

TITRE ORIGINAL
The Amateur

© Robert Littell

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Presses de la Cité, 1981.

EAN 9782290377857

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ce livre EST dédié
à la fois AUX grAnds-PaRenTs
Leon Et sYd litTeLl eT à
leurS petIts EnFanTs
joNATHAn ocTobeR et
jeSsE AuGuST litTeL

professionnel [pʁofɛsjɔnel] *n. m.*, personne qui pense que si quelque chose vaut la peine d'être fait, cela vaut la peine d'être bien fait.

amateur [amatœʁ]. *n. m.*, personne qui pense que si quelque chose vaut la peine d'être fait, cela vaut peut-être la peine d'être bâclé.

AVANT-PROPOS

Le nom de Charlie Heller n'est pas exactement tombé dans le vocabulaire courant en Amérique. Cependant, assez de gens sont au courant de ce qu'il fit (sans forcément y associer son nom) pour faire sur le sujet un livre digne d'intérêt. Heller lui-même ne peut pas l'écrire. En entrant à la Central Intelligence Agency (CIA) il y a dix ans, il a signé le contrat habituel stipulant que la CIA avait le droit de regard sur tout ce que ses employés écrivent. La Cour Suprême des États-Unis, dans son insondable sagesse, apporta ultérieurement son appui à cette clause. Il va sans dire qu'un livre de Heller n'aurait jamais pu échapper aux sales doigts de Byzance (pour employer le qualificatif affectueux dont use Heller pour désigner l'Agence). Ce qui m'amène à notre sujet. Je ne dis pas que Heller lui-même m'a donné le tuyau, quoique, lors de l'unique conversation que nous avons eue, il ait paru bien connaître mes « fictifs » concernant le transfuge américain Lewinter et, un peu plus tard, le transfuge soviétique Koulakov. En tout cas, je ne suis pas lié personnellement par une version américaine de la Loi sur les Secrets Officiels, d'autant moins que je présente dans une structure de « fiction » l'histoire de Heller, que j'ai montée à partir de sources diverses. Je ne suis pas tenu de soumettre mon manuscrit à qui que ce soit à des fins de révision (et d'émascation) avant publication. En outre, la publication effective met les gens de la CIA en position de faiblesse ; ils

pourraient me citer en justice pour divulgation de secrets professionnels mais cela ne ferait que confirmer le fait que j'avais des secrets à divulguer. On voit quel est leur problème ; on peut même compatir. Presque.

Donc, pour la bonne forme, ceci est un roman ; tous les personnages du livre sont imaginaires et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées... et cetera, et cetera. Finalement, il se pourrait que Heller lui-même soit un fruit de mon imagination. La requête écrite que j'ai adressée à la CIA, conformément aux clauses de la Loi sur la Liberté d'Information, pour obtenir communication de son dossier a reçu cette réponse franche : « Aucune personne de ce nom n'a été ni n'est actuellement employée par la CIA. »

Remarque qui en vaut largement une autre pour commencer l'histoire.

R. L.
Grasse, France

I

Telle la proue d'un brise-glace s'ouvrant une route vers la retraite, Madame le Consul Général lève à demi la main droite et demande d'une voix idéale pour annonces d'aéroport :

— Jurez-vous ou affirmez-vous avoir dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ? (Sans attendre la réponse, elle applique le timbre du consulat sur la signature, appose son paraphe à côté et glisse la demande de passeport à travers le guichet vitré au vieux monsieur très digne qui porte un feutre mou posé bien droit sur sa tête.) Guichet du caissier, second étage, douze dollars américains ou l'équivalent en monnaie allemande, psalmodie-t-elle. (Et, quittant le monsieur du regard comme s'il cessait simplement d'exister, elle lance) : Au suivant !

Les suivants, c'est un jeune couple, des Américains eux aussi à en juger par leur allure ; le jeune homme triture nerveusement son nœud de cravate, la fille boutonneuse n'arrête pas de faire des sourires.

— Nous nous intéressons aux questions conjugales, explique timidement le jeune homme.

La fille possède un sens de la précision plus développé :

— Nous voulons nous marier. Ensemble. Aujourd'hui si possible. Demain au plus tard.

Madame le Consul Général, qui parle toujours de son mari comme de son « futur ex », exhume la phrase

d'Oscar Wilde qu'elle tient en réserve pour des occasions comme celle-là :

— La bigamie, souffle-t-elle en un aparté théâtral à la secrétaire qui tape à la machine derrière elle, c'est avoir une épouse de trop. La monogamie aussi. Ha, ha ! (Elle accueille le couple d'un haussement de sourcils.) Passeports.

De l'autre côté de la salle de réception, devant le tableau d'affichage du consulat, deux jeunes gens à la barbe toute récente, portant des sacs à dos fatigués, examinent les cartons épinglés par des gens qui cherchent un passage, ou des passagers.

— Tiens, voilà un Munich-Stuttgart, dit l'un.

— Regarde la date, répond l'autre. Il est parti la semaine dernière.

Au-dessus du tableau pend une affiche représentant un GI américain et un soldat allemand (qui porte le casque connu et aimé du monde entier) ; ils se tiennent par le bras, unis contre la menace de l'Est – un ours russe. Une lueur malicieuse dans le regard, l'un des jeunes barbuis sort un crayon taillé au couteau et griffonne sur le côté de l'affiche « L'homme oublie vite » puis signe « Carl Sandburgh ».

— Dites donc, Carl Sandburgh, dit d'une voix à l'accent traînant le Marine de garde qui a quitté son poste à la porte principale pour s'approcher. (En plus de ses galons de caporal, il arbore une médaille astiquée de tireur d'élite, perdue dans l'immensité de sa poitrine. Sa main droite repose nonchalamment sur le capuchon de son holster plus blanc que blanc.) La dégradation des biens de l'État est contraire au règlement du consulat ainsi qu'aux lois du pays.

— Je ne m'appelle pas Carl Sandburgh, corrige le jeune barbu.

— Je me moque de comment vous vous appelez, réplique le Marine, sérieux à en crever. (Il montre l'affiche du doigt.) Effacez ça.

— Effacer ça ? Vous rigolez ? (Le jeune barbu regarde le Marine, puis son ami, et à nouveau le Marine.) Non, vous ne rigolez pas.

Le Marine confirme qu'il ne rigole pas.

— Vous l'avez écrit, vous l'effacez.

Le Consul Général referme avec un claquement sec et bureaucratique les passeports qu'elle examine.

— Feriez mieux de faire ce qu'on vous dit, lancez-elle.

— Ce n'est qu'une affiche, fait remarquer la jeune fille boutonneuse sans s'adresser à personne en particulier.

Une très belle femme, approchant la trentaine, qui porte un pull rouge vif et des blue-jeans en tire-bouchon sous un vieux Burberry qui a vu plus que sa part de pluie, lève les yeux de la carte postale qu'elle est en train d'écrire. Chacun dans la salle de réception semble choisir son camp ; elle croit devoir en faire autant.

— Cela me rappelle la fois où ils ont ramassé Arlo Guthrie pour jet de détritrus, dit-elle en se moquant du Marine. (Puis elle ajoute :) L'inscription de graffiti n'est pas un délit passible d'extradition.

Puis, inopinément, elle sourit au Consul Général, au jeune couple qui envisage de se marier, au vieux monsieur qui porte son feutre tout droit sur la tête, au Marine et aux deux jeunes barbuis. (Plus tard, quand ils en parleront aux reporters de la télévision, ils commenteront tous son sourire : comme il était doux et naturel, comme il éclatait aux instants les plus inattendus, comme il paraissait réchauffer physiquement la personne à qui il s'adressait.)

Subitement indécis, le Marine se tourne vers le Consul Général pour recevoir ses ordres. Celle-ci pince les lèvres, tend la main vers le téléphone, puis trouve mieux à faire et commence à dire quelque chose, mais ses paroles sont englouties dans l'explosion.

Six charges de plastic, placées du côté de la rue, font sauter de ses gonds la lourde porte de métal anti-incendie sur laquelle on distingue à peine les mots à moitié effacés EMERGENCY EXIT ONLY.

*
* *

Détails sans suite. Fragments. Inventions (de l'imagination ?) : la pendule électrique murale qui tombe avec fracas et ne se brise pas ; une grenade qui roule aux pieds du Marine et qui n'explose pas ; Carl Sandburgh qui ouvre la bouche pour crier et aucun son n'en sort ; la sirène antiviol qui sonne avec insistance, comme un téléphone lointain, et qui s'arrête subitement comme si quelqu'un avait décroché ; les deux amoureux qui saisissent instinctivement leur passeport et tentent de s'abriter derrière.

Et les terroristes. Plus que tout, les terroristes. Ils sortent de la fumée et des tourbillons de poussière comme une apparition médiévale, génies masqués invoqués pour le dénouement d'une représentation de la Passion, vision cauchemardesque des gardiens de l'enfer par Jérôme Bosch.

Il semble qu'il y en ait au moins une douzaine alors qu'en réalité, ils ne sont que trois : deux hommes et une femme portant des masques à gaz de surplus militaire, à grosses lunettes rondes ; ils jettent devant eux des grenades lacrymogènes hollandaises A-17 et brandissent des mitraillettes Uzi à fût métallique pliant, munies de chargeurs de quarante cartouches collés dos à dos pour recharger rapidement. Ils hurlent, grognent des obscénités et se lancent des phrases sans verbe ni sens en espagnol et en allemand.

- Derrière toi...
- Sans les mains...
- Pas trois, pas quatre...
- Presque, presque...

Sa mitraillette contre la hanche, la terroriste tire sur la caméra vidéo de sécurité, du modèle qu'on voit dans les banques, fixée en haut du mur ; elle se tourne ensuite vers les gens qui crient et s'affolent, et les refoule dans un coin sous la photographie officielle et en couleurs du président Nixon. Par la bouche ouverte du Marine de garde, la salive coule le long du menton soigneusement rasé ; les mains tendues aussi haut au-

dessus de la tête qu'il le peut, il recule contre le mur. Pétrifiée, Madame le Consul Général contemple par son guichet vitré la fumée, la confusion et la pendule électrique murale par terre ; elle accommode sur la gueule d'une mitrailleuse, se rend compte de ce qu'elle regarde – et elle se met à hurler, de longs hurlements de sirène, interminables, qui ne laissent pas la moindre place pour respirer normalement.

Les deux terroristes mâles arrachent leur masque à gaz tout en fonçant dans l'escalier qui mène à l'étage. Celui qui semble être le chef et s'exprime en allemand fait jaillir un garde de sécurité civil très effrayé de derrière un bureau dans le couloir et l'oblige à s'allonger face contre terre sur le tapis usé jusqu'à la corde que le consulat essaie de faire remplacer depuis des années. Convaincu qu'il est sur le point d'être abattu d'une balle dans la nuque, le garde de sécurité roule la tête de gauche à droite en marmonnant :

— Je vous salue, Marie, pleine de grâce... (encore et encore... Aussi fort qu'il essaie, il n'arrive pas à se souvenir de la suite).

La porte de l'un des bureaux est bloquée par deux verrous. À l'intérieur, le Conseiller pour les Affaires Commerciales (en fait, un homme de la CIA qui dirige un réseau de prostituées chargées des hommes d'affaires est-allemands) parle au téléphone avec son officier traitant à Washington.

— Je crains que vous ne soyez amené à réveiller quelques supérieurs, dit-il avec un calme suprême. Le consulat est en train d'être attaqué.

— J'ai cru vous entendre dire « attaqué », dit l'officier.

— J'ai bien dit « attaqué », confirme le Conseiller.

— Brûlez vos documents, crie l'officier.

— Ne vous affolez pas, le rassure le Conseiller. Le feu a déjà pris dans ma corbeille à papiers.

Dans le couloir, le terroriste de langue espagnole tient les otages en respect tandis que son compagnon allemand examine la porte fermée. Il recule, tire dans

les verrous deux brèves rafales de sa Uzi, puis pousse la porte vers l'intérieur avec le pied. Quand il aperçoit le feu dans la corbeille et le Conseiller pour les Affaires Commerciales en train d'y fourrer calmement d'autres documents, il ricane :

— Vous êtes sûrement le gars de la CIA ici.

D'un mouvement de sa Uzi, il lui ordonne de rejoindre les autres dans le couloir.

Dix-sept minutes après que la porte anti-incendie a sauté de ses gonds, le Consul Général et le Conseiller pour les Affaires Commerciales – le canon d'une Uzi dans les reins – déroulent du petit balcon de l'étage du consulat un grand drapeau palestinien de fabrication artisanale. Les premières voitures de la police allemande bloquent déjà les deux extrémités de la rue qui conduit au consulat : des transports de troupes blindés, des jeeps, des camions et même un char prendront position tout autour du bâtiment avant qu'une heure ne soit écoulée. Un reporter photographe local, qui travaille avec un vieux Leica et un objectif de 135 mm qu'il a acheté à crédit et n'a pas fini de payer, prend un cliché du balcon juste au moment où le drapeau est déroulé. C'est une photographie qui va paraître le lendemain dans des centaines de journaux de par le monde.

— Demain nous serons célèbres, ironise avec nervosité Madame le Consul Général en allemand, tout en rentrant à l'intérieur du consulat.

— S'il y a un demain, aboie la terroriste en allemand.

Elle se met à rire et son rire se transforme en une toux sèche qui lui secoue le corps ; mais pas une seconde sa Uzi ne quitte les otages, tous rassemblés dans le grand bureau qui occupe un coin de l'étage.

— Personne ne vous a donc jamais appris à mettre la main devant la bouche quand vous toussiez ? la réprimande en anglais le Conseiller pour les Affaires Commerciales.

Il fait un essai pour voir si elle parle une autre langue que l'allemand.

La terroriste braque lentement le canon de son arme sur le Conseiller.

— Ça vous plairait que je vous loge une balle dans les rotules ? demande-t-elle dans un excellent anglais. (Ses doigts se raidissent sur la détente.) Répondez ou je tire !

Le Conseiller la fixe sans rien dire.

— Non, dit avec douceur la belle Américaine. (Elle se trouve là, debout à côté du Conseiller.) Ce n'est pas... nécessaire.

Elle regarde la terroriste dans les yeux... et lui sourit.

Celle-ci hésite puis se détourne.

Dans l'autre coin de la pièce, loin de la fenêtre (et hors de vue des tireurs d'élite embusqués sur les toits de l'autre côté de la rue), le chef terroriste parle au téléphone.

— Vous allez libérer les deux combattants de la liberté palestiniens que vous détenez dans vos prisons. Vous allez mettre un avion à notre disposition, pour moi et mes camarades. (Il écoute un instant puis élève la voix :) Nous n'autorisons aucun marchandage. Ceci n'est pas une négociation. Vous avez une heure. Si vous n'avez pas accepté nos conditions d'ici là... (Il se rend compte qu'il est en train de crier et baisse la voix.) Si vous n'avez pas accepté nos conditions, nous commencerons à exécuter nos otages, un toutes les heures. Leur sort est entre vos mains. Et c'est sur vos mains que leur sang retombera.

*

* *

À Bonn, à la Chancellerie, la tempête fait rage. Les pas résonnent dans les longs couloirs de marbre du pouvoir ; d'obscurs fonctionnaires se hâtent dans tous les sens ; des tas de secrétaires temporaires manœu-

vrent des téléphones « de crise » et donnent aux questions toutes faites des réponses toutes faites ; des gardes en armes maintiennent au large la foule des journalistes ; des équipes de télévision installent leurs projecteurs et leurs caméras pour les déclarations de quinze secondes qu'ils se bousculeront pour obtenir.

À l'intérieur, dans le saint des saints, c'est l'œil du cyclone. Huit hommes et deux femmes sont assis autour d'une table recouverte d'un tapis de feutre ; ils fument, parlent à voix retenue, proposent des plans de secours, soupèsent les options ou se contentent de fixer le vide en essayant de ne pas penser à l'impensable. Un téléphone marron grésille, une seule fois, et un homme en civil avec une manche soigneusement repliée et épinglée à hauteur du coude décroche le récepteur. Il écoute un long moment, remercie scrupuleusement son interlocuteur pour l'information et raccroche.

— Eh bien ? demande le Chancelier à l'autre bout de la table.

Assis, la tête appuyée dans les mains, il se tourmente à propos de la décision qu'il lui faudra prendre, en définitive. Lentement, presque douloureusement, il lève la tête. Ses yeux chargés de préoccupations se fixent sur le manchot en civil.

— C'était le chef de station de la Central Intelligence Agency, dit le manchot. Il nous propose sa lecture de la situation – lecture, quelle qu'en soit la valeur, qui a été approuvée par le Directeur de la CIA à Washington et représente la ligne officielle américaine.

— Les Américains ont une ligne sur tout, dit une des femmes assises à la table.

Le Chancelier fait un effort visible pour conserver un ton neutre.

— Et quelle est cette ligne officielle américaine ? demande-t-il.

Le manchot en civil se refuse à regarder le Chancelier dans les yeux.

— Ils ont conclu que les terroristes ne bluffent pas, rapporte-t-il. Et ils mettent en garde contre une vague de sentiments anti-allemands aux plus hauts niveaux du gouvernement si, à la suite d'une erreur de calcul, des vies américaines sont perdues.

— Ils veulent que nous cédions aux terroristes ! s'écrie un homme en uniforme de général.

— Ils ont une façon de nous traiter comme des écoliers, se plaint la seconde femme.

Autour de la table, plusieurs personnes hochent la tête en signe d'acquiescement.

Le Chancelier regarde le général.

— Oublions un instant les Américains. (Son expression rend évident le fait que c'est plus facile à dire qu'à faire.) Pourquoi ne pas nous exposer les options du point de vue militaire ?

Le général choisit ses mots avec soin ; si les choses tournent mal, *si des gens sont tués*, il lui faudra les minutes de la séance pour montrer qu'il a été extrêmement prudent.

— Tout dépend de ce que nous croyons ou pas à la menace, dit-il. Si nous n'y croyons pas, nous n'avons qu'à attendre sans bouger. Le temps travaille pour nous. Plus les choses traînent en longueur, plus les terroristes en viendront à connaître leurs otages et moins il y a de chances qu'ils en tuent un.

— Et si nous croyons à la menace ? demande le Chancelier.

— Si nous y croyons, dit le général, nous devons soit céder à leurs exigences, soit donner l'assaut au consulat.

— Militairement parlant, que se passera-t-il si nous donnons l'assaut ?

Tous les regards sont tournés vers le général.

— Évidemment, il n'y a aucune garantie, dit-il. Les soldats, comme vous le savez, sont spécialement choisis et bien entraînés. Nous avons descendu des micros dans la cheminée du consulat et avons localisé la pièce où sont retenus les otages. Nous pouvons inonder le

bâtiment de fumée en quelques secondes. Nous pouvons créer une diversion – un bon vacarme est souvent efficace dans des situations comme celle-ci. Nous pouvons amener nos hommes à l'étage en quelques minutes. Mais il suffit d'une seule grenade... d'une rafale d'arme automatique... (Le général hausse les épaules.) La marge entre un sauvetage spectaculaire et une catastrophe est très étroite.

Pendant un long moment, personne ne parle. La tête du Chancelier retombe sur ses mains. Il respire lourdement par les narines, déformant les muscles de son visage pour inspirer l'air.

— Tout, dit-il avec douceur... (il semble se parler à lui-même)... tout dépend de ce que nous croyons ou non à la menace.

Les gens assis autour de la table lisent et relisent la transcription de la conversation téléphonique avec le chef terroriste. Quelqu'un suggère que l'écoute réelle du message pourrait les aider. On installe le matériel et on passe la bande à plusieurs reprises. La voix du chef terroriste emplît la salle de conférence : « Ceci n'est pas une négociation... C'est sur vos mains que leur sang retombera. »

Un psychiatre, qui a collaboré étroitement avec la police dans des affaires d'enlèvement, fait l'explication de texte :

— Ici, juste ici, il commence à élever la voix, à perdre la maîtrise de lui-même, explique le psychiatre. (Il louche sur le magnétophone, se concentrant sur la voix qui en sort.) Maintenant, il s'arrête un instant, juste là, puis il retrouve son contrôle, et il repart d'une voix plus ou moins normale. Ici, vous entendez comme il est soudain devenu calme ? (Le psychiatre secoue la tête, hausse les sourcils, puis ôte ses lunettes et se masse la racine du nez entre le pouce et le médus.) On ne peut jamais avoir de certitude à cent pour cent mais si je devais prononcer un avis qui ne repose que sur le son de sa voix, je dirais qu'il a tout envisagé avec beaucoup de soin, que c'est un garçon

très logique et que, du point de vue de la logique, tuer un otage est la première chose que vous menacez de faire mais la dernière que vous faites, parce qu'une fois cela accompli on ne peut pas revenir en arrière. S'il avait hurlé une menace, s'il avait un peu déclamé, divagué, je serais plus ennuyé que je ne le suis.

Ils tergiversent encore une quinzaine de minutes. À la fin, comme le temps les presse, le Chancelier fait ce pour quoi il est payé : *il décide*.

— Ils bluffent, tranche-t-il. Nous devons jouer le temps. (Et sur un ton plus bas, chargé de rancune, il ajoute :) L'enfer gèlera avant que je laisse les Américains nous dicter notre politique à l'égard du terrorisme !

*
* *

Les stores vénitiens ont été descendus et en partie tirés dans la pièce qui occupe un coin de l'étage du consulat ; ils projettent des bandes de lumière obliques qui zèbrent de soleil les murs et les meubles. Les otages, douze hommes et six femmes, sont assis par terre, le dos tourné au mur, ou sur les quelques chaises disponibles, face à la terroriste qui les surveille comme une maîtresse d'école, assise sur un grand tabouret, sa Uzi amoureusement couchée entre ses bras. Plusieurs otages tiennent une cigarette allumée et la fumée se tord, danse au-dessus de leur tête dans les tranches de lumière. Le terroriste de langue espagnole pénètre dans la pièce, vérifie sa montre-bracelet, hausse les épaules et, avec une politesse latine raffinée, commence à rassembler les passeports et les cartes d'identité dans un sac postal du Département d'État. Dès qu'il est sorti, un bourdonnement de conversations s'élève mais la mitraille se tourne vers les otages et tout le monde se tait immédiatement.

Dans le couloir, le terroriste de langue espagnole vide le contenu du sac sur un bureau et le chef

commence à examiner les passeports et les cartes d'identité, les distribuant en deux piles au fur et à mesure. Quand il a terminé, il y a cinq passeports d'un côté, le restant de l'autre. Le chef prend les cinq et lit les noms à haute voix :

— Hiller Rothenberg, Samuel Steiner, Sarah Diamond, Nathan Goldstein, Morris Cohen. Il y en a quelques autres qui pourraient aussi convenir mais il n'y a aucun doute sur ceux-ci.

— Envisage la possibilité que nous précipitions trop les choses, suggère le terroriste de langue espagnole. (Visiblement inquiet, il ne cesse de jeter des coups d'œil dehors par une fenêtre qui donne sur un jardin.) Ils ont besoin de temps pour réunir le gouvernement, de temps pour examiner nos exigences...

Le chef s'en prend à lui violemment :

— Nous nous sommes mis d'accord sur la ligne d'action avant de commencer, rappelle-t-il à son compagnon. (Quoique basse, sa voix garde toute son ampleur ; il bégaie presque tant il veut expulser les mots rapidement.) Tout le monde profère des menaces mais personne ne réussit jamais parce que les autres ne croient pas à la menace. Le temps joue contre nous. Ce soir nous appellerons les otages par leur nom. Demain, nous saurons lesquels ont des enfants et des mères impotentes. Non ! Il faut démontrer aux autorités que nous pensons ce que nous affirmons. Il n'y a pas d'autre voie.

Celui qui s'exprime en espagnol accepte ces paroles avec réticence. Le chef mélange les cinq passeports comme si c'était des cartes à jouer et les lui tend.

— Choisis-en un.

L'autre regarde les passeports puis lève les yeux sur le chef.

— Je ferai tout ce qui devra être fait, murmure-t-il, mais ne m'oblige pas à être celui qui choisit.

Le chef les reprend.

— Pour certains, dit-il à son compagnon, la sélection est ce qu'il y a de plus difficile. (Il jette un coup

d'œil à la porte de la pièce du coin et sourit froidement.) Elle choisira pour nous.

Le chef pénètre dans la pièce du coin traversée par les rais de lumière et tend les cinq passeports à la terroriste.

— L'heure est écoulée, dit-il en allemand. Prends-en un.

Le troisième terroriste s'attarde sur le pas de la porte, curieux de voir ce qu'elle va faire.

Sans la moindre trace d'hésitation, elle avance la main, prend le passeport du milieu et le rend au chef. Il examine la couverture du document. C'est un passeport américain. Il l'ouvre et lit le nom à haute voix :

— Sarah Diamond.

Le Conseiller pour les Affaires Commerciales, qui est en poste à l'ambassade de Bonn et ne fait que passer au consulat de Munich, se lève. C'est un homme mince comme un fil, la cinquantaine, qui brosse ses cheveux en arrière pour dissimuler sa calvitie.

— Je proteste vigoureusement contre cette sélection...

Il hésite un instant... et déglutit nerveusement, incapable de poursuivre.

— Vous ne pouvez pas faire cela, marmonne faiblement le Consul Général. Pour l'amour de Dieu...

— J'ai déjà connu ce genre de choses auparavant, déclare le vieux monsieur au feutre. À Auschwitz. (Il regarde directement le chef terroriste. Quand il parle, sa voix tremble.) Vous êtes le fils de votre père. Vous êtes un barbare.

Le chef fait celui qui n'entend pas.

— Sarah Diamond, répète-t-il.

Au fond, près du mur, la jeune et belle Américaine se lève en tremblant. Elle essaie de sourire – et, fait étonnant, elle y réussit presque.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-elle d'une voix enrouée.

— Vous êtes juive, dit la terroriste.

Ce n'est pas une question mais une accusation.

Tous les otages se tournent vers l'Américaine. Le Conseiller pour les Affaires Commerciales accroche son regard et l'encourage d'un bref mouvement de la tête. Elle regarde autour d'elle avec incertitude.

— Vous savez certainement si vous êtes juive ou pas, raille la terroriste.

— Oui, je sais.

— Et l'êtes-vous ? questionne le chef terroriste.

Sarah prend une inspiration.

— Oui, dit-elle, je suis juive.

Elle adresse un sourire aux otages qui l'entourent. Plusieurs femmes se mettent à pleurer.

Le chef terroriste dit à Sarah :

— Vous avez l'ordre de m'accompagner.

Le vieux monsieur au feutre s'avance. La terroriste le met en joue avec son arme. L'Américaine sourit au vieux monsieur, elle sourit à travers les larmes qui se forment dans ses yeux. Puis elle s'écarte des autres otages et suit le chef au-dehors.

*
* *

Détails sans suite. Fragments. Inventions (de la peur ?) : la porte principale du consulat grince en s'ouvrant ; « Ils sortent ! » crie quelqu'un d'une voix aiguë ; l'unique char stationné en bas de la rue (les Allemands n'en enverront pas d'autre parce que leurs chenilles détériorent l'asphalte) fait une embardée en avant et sa tourelle pivote paresseusement jusqu'à ce que le canon pointe directement sur la porte ouverte ; Sarah Diamond apparaît ; il tombe une pluie si fine qu'elle passe pour de la brume ; elle lève son visage vers la pluie comme elle l'aurait fait vers le soleil s'il y avait eu du soleil ; le chef terroriste se tient juste derrière elle, obscène proximité, sa main gauche lui enserme la poitrine avec force, sa main droite tient un Parabellum égyptien de 9 mm appuyé contre son

crâne ; au-dessus d'eux, les couleurs déteignent dans le drapeau palestinien teint à la main, qui pend mollement du balcon.

On entend distinctement le bruit de l'air aspiré par les centaines de soldats qui encerclent le consulat. Puis vient le silence, si profond qu'on croit que le temps s'est arrêté.

Un cadreur de la télévision, agenouillé derrière le pare-chocs d'une jeep en stationnement, fait un zoom sur le visage de l'Américaine. Dans ses écouteurs lui parvient la voix ennuyée de son réalisateur : « Pour l'amour du ciel, reste sur son visage, tu veux ? Ta main tremble. »

Le cadreur appuie sa caméra contre le pare-chocs.

Savourant la douceur de la pluie, l'Américaine tente de sourire, mais elle ne réussit pas à trouver les muscles qui exécutent ce travail. Elle accomplit un effort délibéré pour se transporter ailleurs, dans le temps et dans l'espace, vers un lieu *plus bruyant*. Mais elle sent le corps de l'homme contre le sien, et son bras autour de sa poitrine, et le bout de son pistolet contre son crâne, et elle cesse de se maîtriser. Des larmes silencieuses lui glissent le long des joues. Elle regarde autour d'elle, implorant, et voit que personne ne peut l'aider. Elle serre les poings et ferme les yeux. Ses genoux commencent à céder.

Le pistolet claque et part brutalement en arrière sous l'effet du recul. L'Américaine s'effondre comme une poupée de chiffon sur le pas de la porte du consulat. Le chef terroriste file à l'intérieur et ferme la porte énergiquement ; le bruit sec comme un coup de tonnerre que fait la porte en se refermant explique que beaucoup de gens diront qu'il y a eu deux coups de feu.

En bas de la rue, à l'intérieur du camion de régie de la télévision, le réalisateur regarde ses petits écrans de contrôle. « Et la fille ? » souffle-t-il dans le micro à l'intention du cadreur dans la rue.

Il se passe un moment avant que le cadreur, qui a filmé plus que sa part de morts et de naissances, puisse se résoudre à répondre. Il finit par dire :

— Il l'a descendue.

Le chef terroriste prend le téléphone des mains de son compagnon de langue espagnole et dit tranquillement :

— Un toutes les heures.

Puis il rend le récepteur à l'autre qui le repose doucement sur son berceau.

*
* *

Douze minutes avant la seconde échéance, un car aux rideaux tirés sur toutes les fenêtres se gare devant le consulat. Le terroriste de langue espagnole sort sans se presser, passe devant le corps de l'Américaine et fait le tour du car. Il grimpe à l'intérieur et fouille le chauffeur. Puis, à reculons, le canon de sa Uzi braqué vers le bas, le doigt sur la détente, il rentre dans le consulat.

Ils sortent peu après ; les trois terroristes forment le noyau et les dix-sept otages restent étroitement serrés autour d'eux de telle sorte que les tireurs d'élite embusqués sont dans l'incapacité de viser correctement malgré leur lunette télescopique. Le groupe, qui ressemble à un mille-pattes, certains marchant à reculons, d'autres en avant, d'autres encore de côté, couvre rapidement la courte distance qui sépare la porte principale du consulat de celle du car et, un instant plus tard, tous se retrouvent à l'intérieur. Les terroristes s'accroupissent dans l'allée centrale, leur Uzi s'agitant nerveusement dans toutes les directions. Les otages sont assis dans les fauteuils. Le car démarre, dépasse les barrages de police qu'on a ouverts et, encadré par plusieurs voitures de police toutes sirènes hurlantes, il prend le chemin de l'aéroport.

À l'aéroport, le car aux rideaux tirés s'engouffre par une porte ouverte dans la clôture et vient se garer à côté d'un Boeing de la Lufthansa. Souriant joyeusement et exécutant le V de la victoire, les deux terroristes palestiniens libérés attendent en haut de l'escalier mobile, juste à l'intérieur de la porte de l'avion. La terroriste grimpe les marches, serre la main aux Palestiniens libérés et plonge à l'intérieur pour inspecter l'appareil. Puis elle retourne dans le car. Toujours entourés par les otages, les trois terroristes montent à quatre pattes dans le Boeing. L'homme de langue espagnole embrasse les deux Palestiniens. Juste avant que la porte ne se referme, il lance un regard par-dessus son épaule et jette à la face du monde un poing levé et triomphant.

II

Le tube de caoutchouc gonflé qui enserre la poitrine de Heller lui rend la respiration pénible.

— Avez-vous eu le moindre contact avec un représentant d'un gouvernement ou d'un service de renseignements d'un pays étranger ? demande l'opérateur.

C'est un homme de la Compagnie au parler doux, à la coupe de cheveux militaire et qui porte toujours un costume trois pièces aux rayures administratives. Ses gestes et ses commentaires sont livrés dans un ralenti exquis. Un peu avant, en le regardant installer sa boîte noire, Heller a songé à l'aiguille des heures d'une horloge.

— Euh, pourriez-vous desserrer un peu ce truc ? demande Heller.

L'opérateur, qui répond au nom de John G. Mac-Master (à en croire la plaque d'identification plastifiée piquée dans sa veste), se penche en avant et glisse un doigt sous le tube de caoutchouc pour voir à quel point il est serré. Il secoue la tête.

— C'est le maximum de mou que je peux donner si je veux avoir un enregistrement fiable de votre rythme respiratoire, explique-t-il. (Il jette un coup d'œil à son bloc jaune.) Avez-vous eu le moindre contact avec un représentant d'un gouvernement ou d'un service de renseignements d'un pays étranger ?

Heller inspire profondément ; ses côtes appuient sur le tube de caoutchouc gonflé.

— Non.

Les trois stylets dans la boîte noire posée sur la table derrière Heller se mettent à gratter – un bruit si parfaitement attendu qu’il semble appartenir au silence.

Il y a un long temps mort pendant que MacMaster analyse le tracé de Heller. Finalement il dit :

— Vous êtes-vous jamais livré à des activités homosexuelles ?

Heller examine le garrot pour la pression sanguine passé autour de son bras et les électrodes maintenues sur sa peau par des ressorts tendus sur le dos de sa main.

— Je préfère encore les filles, dit-il. (Le sourire de Mona Lisa pour lequel il est plus ou moins célèbre s’installe sur son visage. Il songe à une fille en particulier.) Mettez plutôt une fille, au singulier, ajoute-t-il.

L’opérateur dit :

— Vous devez répondre simplement par oui ou par non. Voulez-vous que je répète la question ?

— Me suis-je livré à des activités homosexuelles ? Non. Pas d’activités homosexuelles.

Heller a déjà été « graphé » (selon le cryptonyme de la Compagnie pour le test de détecteur de mensonge, D.M. graphe) : une première fois à son entrée dans Byzance huit ans auparavant, puis à des intervalles d’environ dix-huit mois ; ces opérations relèvent d’un programme de vérifications périodiques destinées à s’assurer que la Compagnie n’a pas été pénétrée par ce que tout le monde appelle poliment « l’opposition ». Heller est graphé plus souvent que les autres (les secrétaires, par exemple, le sont tous les quatre ou cinq ans) du fait de la nature de son travail. Il appartient à cette poignée d’hommes assignés à la Division D du Service Clandestin, petite unité « supérieure au top secret » engagée dans la cryptographie (fabrication des codes) et la cryptanalyse (le déchiffrement) des messages que la Compagnie estime trop chauds pour les laisser aux mains de l’Agence pour la Sécurité Nationale, à Fort Meade, Maryland, principale orga-

nisation de cryptologie de la communauté du renseignement.

— Avez-vous utilisé les ordinateurs et les équipements de la Compagnie pour autre chose que les travaux de la Compagnie ? demande MacMaster.

— Non, répond Heller très vite.

Il tente de jeter un coup d'œil à sa montre. Le test a fichu en l'air à peu près toute sa matinée.

MacMaster dégonfle le tuyau de caoutchouc qui encercle la poitrine de Heller.

— Vous semblez avoir quelque difficulté avec la dernière, commente-t-il en examinant le tracé. Y a-t-il quelque chose que vous souhaitez éclaircir pour préciser la question ?

Heller secoue la tête. Puis la chose lui revient.

— Ah oui, il y a un projet. (Il rit de sa propre bêtise.) J'ai l'autorisation du Sous-Directeur des Projets. J'utilise mon ordinateur pour une recherche sur les codes dans les pièces de Shakespeare.

MacMaster, détective infatigable qui traque son sujet sans relâche à travers les tours et les détours de la mémoire, hoche la tête patiemment.

— Si je formule la question : avez-vous utilisé les ordinateurs ou les installations de la Compagnie pour autre chose que pour les travaux de la Compagnie, à l'exception d'un projet de recherche autorisé sur les codes dans les pièces de Shakespeare ? Vous pouvez donc répondre non ?

— Oui.

MacMaster regonfle le tuyau de caoutchouc autour de la poitrine de Heller.

— Avez-vous utilisé les ordinateurs ou les installations de la Compagnie pour autre chose que pour les travaux de la Compagnie, à l'exception d'un projet de recherche autorisé sur les codes dans les pièces de Shakespeare ?

— Non.

Les stylets grattent le papier. Il y a encore un temps mort tandis que l'opérateur étudie les tracés.